

Vieille peau, jeunes angoisses

par Françoise Guénette

Mes enfants ne me croient pas. Quand je leur dis que le matin, à la première seconde de conscience, je suis au fond la même fille qu'à 15 ans, ils s'étonnent. Comment leur mère grisonnante de 52 ans peut-elle contenir encore l'adolescente que j'ai été et qu'ils ne connaîtront jamais? Ils sont fascinés, pourtant, et ne cessent de m'interroger sur avant, « dans ton temps, quand les télévisions étaient en bois », dit Jeanne en rigolant.

À cause d'eux, je ne vieillis pas comme je l'avais cru. À l'époque de *La Vie en rose*, je ne voulais pas vraiment d'enfant, et je l'ai écrit. Je ne croyais pas à l'amour romantique, à l'exclusivité du couple et à toutes ces choses féminines qui rendent les femmes semblables à des lavettes. Je ne jurais que par l'amitié, le voyage et la liberté sexuelle. J'étais d'ailleurs convaincue qu'on pouvait aimer deux personnes à la fois, un homme et une femme, pourquoi pas? Je m'imaginais à 50 ans (la vieillesse venue, quoi) misanthrope, vivant seule à la campagne entourée de livres et de chiens (pas de chats, surtout) et tricotant peinarde devant un feu de bois.

Le destin, qui a un sacré sens de l'humour, me précipita à 30 ans dans une autre vie, beaucoup plus banale: un homme que j'aime, un couple qui dure depuis 20 ans, deux adolescents magnifiques, le va-et-vient constant entre le travail et la famille. De cette vie trop remplie, j'essaie d'apprécier chaque minute, consciente de ma chance, quasi obscène. Autour de moi, peu de morts encore mais deux parents extraordinaires, des frères et sœurs en bonne santé, des cercles d'amies et d'amis fidèles et stimulants, un travail utile, des collègues que j'estime, une maison confortable et peu de problèmes d'argent malgré un statut de pigiste qui perdure depuis 30 ans...

Petite-bourgeoise trop gâtée! Allez-y, vous le pensez sûrement. Rien de pire que les femmes parfaites trop bien organisées. Je les déteste aussi, mais rassurez-vous, il y a des failles dans mon édifice à moi.

Pourquoi une femme aussi comblée par la vie, et le sachant, doit-elle absorber tous les soirs depuis un an un comprimé antidépresseur? Pourquoi à trois reprises depuis trois ans me suis-je retrouvée à l'urgence, en proie à ce qui ressemblait à s'y méprendre à des crises cardiaques et n'était probablement que des crises d'an-

goisse? Pourquoi suis-je si souvent dans la peur de la mort, celle de mes enfants d'abord, celle de mon chum et la mienne ensuite – le plus intolérable étant de penser que mon fils et ma fille se retrouveraient alors orphelins?

Avec l'âge, c'est la peur de la mort qui me trouble, bien avant le vieillissement lui-même, la perspective de la chimio, le spectre de la couche d'incontinence. La mort annoncée de mes parents, la mort potentielle et prématurée de mes amis, je ne m'y sens pas prête non plus. Trop épargnée, saturée d'amour depuis l'enfance, je n'ai pas la résilience développée par mes meilleures amies qui, toutes, ont survécu à des douleurs et à des pertes. Comment serai-je à ce moment-là? Ne pas le savoir encore est en soi angoissant. Et j'ai parfois le regret fugace d'avoir perdu la foi à 12 ans: plus de transcendance, plus de spiritualité, cela m'aiderait-il à affronter l'inévitable?

Pheureuse, obsédée, profondément vulnérable: je crois que c'est la maternité, et non l'amour, qui m'a rendue lavette. Autant mes deux grossesses m'ont insufflé une énergie quasi tellurique, autant mes deux accouchements m'ont révélé une puissance animale que j'ignorais posséder, autant l'allaitement et l'attachement me sont venus comme des évidences... autant le fait d'élever des enfants a fait de moi une femme craintive. Pas mère-poule, moins protectrice que d'autres, mais tout de suite prête à imaginer le pire, de l'accident d'auto à la méningite fatale.

Ce premier enfant si désiré, je savais qu'il allait changer radicalement notre vie et j'y consentais. Je n'ai pas compris tout de suite qu'il me priverait à jamais de ma liberté. Un matin éclatant de juin 1991, je poussais dans les allées du parc Lafontaine la poussette multicolore reçue des copines à mon *shower*. J'avais zombié par manque de sommeil, le bébé repu vagissait... et cette révélation: je ne serai plus jamais libre, seule à décider de mon corps et de ma vie.

C'était le premier deuil, vite oublié dans le tourbillon des premières années, dans les joies de la vie quotidienne partagée avec des petits humains éponges, dans la sensualité de leur contact, malgré toutes les fatigues et inquiétudes.



Le sentiment de deuil qui, depuis quelques années, me gruge l'équilibre est d'un autre ordre. Comme une succession de petites vagues boueuses, chacune déposant ses sédiments, la vieillesse me vient, me frôle, m'oublie un temps, me submerge à nouveau. C'est d'abord au corps qu'elle m'attaque. Et j'ai du mal à étayer mes défenses.

Quand j'ai entendu l'an dernier Jacques Languirand, joyeux septuagénaire, dire « Vieillir, c'est mourir au détail », j'ai applaudi silencieusement. C'est ainsi que je me sens. Moins élégant, un médecin m'a lancé : « Que voulez-vous, vous n'êtes plus sur la garantie ! » Moi qui avais l'impression de jouir d'une garantie prolongée ! Erreur. Depuis une dizaine d'années, chaque saison amène son bris mécanique : fausse alerte au cancer du sein, migraines, hypertension, arthrose du genou droit, puis du pied gauche, puis de la nuque, reflux d'estomac, cellules précancéreuses à la peau du visage, chaleurs et picotements... et je ne suis même pas ménopausée ! Rien de grave, donc. Mais chaque fois, hypocondriaque obstinée, j'imagine qu'un crabe malfaisant a déjà pris possession de mon système et n'attend qu'un signe pour exploser comme la bibitte d'*Alien*.

Évidemment, je paie le prix d'une nature boulimique : trop d'agitation, de bouffe, d'alcool, de poids et de travail, pas assez d'exercice, de repos, de modération. « Ton corps te parle, écoute-le ! » implorent mes amies. Mais que dit-il exactement ? Que je dois ralentir, cesser de mener cette vie que j'aime telle quelle, productive et un peu bordélique ? Que sait-il de moi que j'ignore ?

Cette trahison du corps, voilà comment j'ai commencé à vieillir pour vrai, à 42 ans. Les bajoues, les lunettes de lecture, ça allait toujours, mais voir tomber le mythe de ma santé parfaite a été un choc. Certaines chérissent leur beauté, je suis fière de n'avoir jamais raté une journée de travail pour cause de maladie (stupide, non ?). Renoncer à cette image de moi-même est très difficile. C'est sans doute pourquoi, du corps, la panique me monte au cerveau et bloque les flux de sérotonine...

D'autres deuils me sont plus acceptables. J'ai accepté le fait que je ne serai jamais une grande rousse voluptueuse (au cas où la réincarnation existerait, je le dis tout de suite : je veux me réinstaller en plus grand, comme disait l'ami Charles C.). J'ai compris que j'étais dénuée de cette ambition – légitime – qui fait les grandes politiciennes ou les vedettes de l'écran. Je sais que je n'ai pas la flamme d'une écrivaine (excuse-moi de te décevoir, papa). Je sais que je me méfie du pouvoir, celui qu'on exerce sur moi comme celui qu'on m'a parfois proposé de saisir – et que j'ai refusé en invoquant comme beaucoup d'autres l'excuse commode des enfants... Je connais mes lâchetés et mes limites. Il y a là une certaine sérénité.

Vieillir avec des enfants m'a aussi forcée à accepter mes incohérences. Athée, non mariée, ma progéniture non baptisée, j'ai passé des heures à l'église ces dernières années pour y voir chanter ma fille, inscrite à la Maîtrise des petits

chanteurs. Farouche partisane de l'école publique, j'ai un fils inscrit comme ses copains au collège privé qui a produit René Lévesque et Pierre Pettigrew ! Pacifiste, j'ai accepté que ce même fils en mal de dépassement physique choisisse comme parascolaire... les Cadets de l'air ! Adolescente *tomboy* et complexée, j'accepte la coquetterie de ma fille de 13 ans, fascinée par sa grâce.

Femme de peu de principes, féministe de façade ? Parlant de façade : dans une autre vie, égarée à la télévision, j'ai cédé comme toutes (et tous, je le soupçonne) mes collègues de l'écran et fait rectifier au bistouri ces yeux « qui passent de plus en plus mal à la caméra », soupiraient les maquilleuses. Mais là, j'avais toute une caution morale : Benoîte Groult, lors d'un souper organisé chez moi pour *La Vie en rose*, n'avait-elle pas revendiqué son *face-lift*, n'y voyant aucune contradiction avec ses convictions politiques ?

Heureusement, au fur et à mesure que s'empilent les petits deuils, s'accroissent parallèlement les certitudes. L'amour, l'amitié, la famille, la solidarité, la nécessité de laisser quelques traces. Et de garder le sens de l'humour. Quand je me surprends à scruter les pages nécrologiques, quand mon fils Thomas me reproche d'être Alzheimer parce que je l'appelle Milou, je suis encore capable de rire de moi. Eh oui, les plaisirs de la vie. Ce que Johnnie R., mon grand-père acadien, résumait ainsi avec son accent chiac : « Pourquoi se priver (praillvé), la vie est si go(âââ) damment short ? » J'essaierai de lui faire honneur, en attendant d'être terrassée par un AVC.

FRANÇOISE GUÉNETTE, rédactrice à *La Vie en rose* de 1980 à 1987, est journaliste à la radio de Radio-Canada et, espère-t-elle, bientôt ménopausée.